

GUILLAUME NOUAUX

Par Philippe Desmond
Photo Max Loubère

Il y a déjà un moment qu'Action Jazz souhaitait parler de Guillaume Nouaux. Enfant du pays, La Teste de Buch, représentant éminent du jazz traditionnel en France et surtout batteur hors pair.

Action Jazz s'est rendu chez lui entre deux concerts – il faut bien viser tant il est occupé – pour un entretien d'une grande richesse et plein de surprises.

AJ : Merci Guillaume de me recevoir chez toi. Alors, comment tout cela a-t-il commencé ?

GN : J'avais 6 ans quand, comme ma sœur et mes frères, mes parents m'ont inscrit à l'école de musique de La Teste de Buch, où j'ai vécu jusqu'à 23 ans.

AJ : Des parents musiciens ?

GN : Non, mais des mélomanes aux goûts artistiques larges. Ma mère peignait, mon père fabriquait des bateaux et les deux chantaient dans une chorale. La culture était très présente chez nous. Déjà on allait dans de nombreux concerts de toutes musiques, de tous styles. J'étais impatient de jouer du saxophone, mais à l'époque – je suis né en 1976 – pas d'instrument avant d'avoir fait deux ans de solfège. Malheureusement à 8 ans, selon les professeurs, mes doigts étaient encore trop courts à la rentrée et à Noël pareil. Là, j'ai entendu un disque de mes frères aînés le "Made in Japan" de Deep Purple avec le solo de batterie de "The Mule" et j'ai trouvé ça génial. Je ne veux plus faire du sax, je veux jouer de la batterie ! Et mes parents m'ont inscrit au cours de percussions.

AJ : Des percussions ?

GN : Oui, à cette époque-là, ça me fait drôle de parler comme ça je ne suis pas si vieux, il n'y avait pas encore de classes de batterie dans les conservatoires et les écoles de musique, mais de percussions. Cela comprenait l'étude des timbales, du xylophone, du

vibraphone et donc un peu de batterie. J'ai vite intégré l'harmonie de l'école, l'orchestre junior, le petit big band. C'est en là qu'à l'âge de 12-13 ans, à très petit niveau, j'ai commencé à jouer mes premiers chabadas. A 14 ans j'ai joué dans mon premier groupe hors école de musique, pas du tout du jazz, mais du heavy métal. Ça s'appelait Black Death, j'avais les cheveux longs, des t-shirts avec des têtes de morts et on jouait dans les bars. Puis j'ai rapidement intégré d'autres groupes et j'ai même fait quelques bals. C'est la première fois que j'ai été payé pour jouer.

AJ : On est loin du jazz !

GN : Oui, mais vers 16 ou 17 ans j'ai été appelé pour remplacer le batteur dans le groupe de jazz NO où mon frère jouait du tuba, l'Anachronic Estival Band. Je connaissais un minimum le jazz et je savais à peu près ce qu'il fallait faire. Ça s'est plutôt bien passé et ils ont fait de plus en plus souvent appel à moi. On animait des croisières sur la Bassin d'Arcachon tout l'été, un peu comme à New Orleans sur le Mississippi.

AJ : Tu allais encore à l'école ?

GN : C'est justement à cet âge-là que j'ai décroché du système scolaire. J'avais déjà fait le choix de devenir musicien pro. Ce que j'ai oublié de dire c'est qu'à 14 ans j'ai été refusé au Conservatoire de Bordeaux, car pas assez bon en claviers (xylo, vibra). Jean-Patrick Allant était présent au concours d'entrée avec l'un de ses élèves et m'avait senti motivé. Il a proposé à mes parents de me donner des cours pour me préparer au concours de l'année suivante. Il a complètement changé ma technique, comblé mes lacunes et m'a donné encore plus de motivation. J'ai un grand souvenir de ce professeur à qui je dois beaucoup. Je suis ainsi rentré au Conservatoire de Bordeaux à 15 ans, en classe de per-

cussions avec Jean Courtioux. C'était sa dernière année, j'ai ensuite étudié avec Philippe Valentine, Jean-Daniel Lecocq et Christophe Guichard.

AJ : Et donc tu as arrêté l'école ?

GN : Oui, j'ai arrêté à 16 ans. À ma grande surprise, mes parents ont accepté mon souhait de devenir musicien, à condition que je consacre au minimum le même temps à travailler la musique que celui que j'aurais dû passer à l'école. Cela m'a vraiment encore plus motivé. Ils avaient confiance en moi et je ne voulais pas les décevoir. À partir de ce moment là j'ai énormément travaillé la batterie, de 8 à 10 heures par jour.

AJ : Vous n'aviez pas de voisins ?

GN : Si et je leur suis reconnaissant de m'avoir laissé faire ! J'ai fait ça de 16 à 23 ans. Je donnais aussi des cours dans les écoles de musique de Salles, Le Teich et Biganos. Le week-end je jouais en concerts, mais je ne gagnais pas encore assez d'argent pour partir de la maison. Je continuais le Conservatoire et en parallèle je suivais des cours à l'école Dante Agostini avec Dominique Marseille. A 22 ans, j'ai obtenu la médaille d'or à l'unanimité au Conservatoire en classe de batterie où j'avais suivi le double cursus, percus classiques et batterie, mais pendant 3 ou 4 ans seulement, puis uniquement batterie avec Philippe Valentine à l'origine de cette spécialisation. Il a fait beaucoup pour développer la classe de batterie, ce qui a logiquement amené à la création quelques années plus tard d'un département jazz et musiques actuelles au CNR.

AJ : Et tu as abandonné le répertoire heavy métal pour le jazz ?

GN : Oui, quand j'ai découvert la richesse du jazz, la liberté, le côté joyeux du jazz traditionnel, tellement différent du sordide du métal, du jour au lende-

main j'ai arrêté mon groupe de métal et j'ai monté un groupe de jazz NO, le "New Fisher Band". Nous avons même enregistré un album en 1996 (toute la discographie de Guillaume sur <http://www.guillaumenouaux.com>). 1996, c'est aussi l'année de mon premier séjour aux USA, un choc culturel pour moi.

AJ : Où jouiez-vous ?

GN : Dans les campings de la côte, les clubs de jazz à Bordeaux, les soirées privées et beaucoup d'animations comme la fête du vin et quelques festivals. Je jouais même du washboard, j'avais appris seul. Mais je continuais à travailler tous les styles, du rock, du funk, de la fusion, des relevés de Dennis Chambers, Dave Weckl, Billy Cobham, un panel assez large. J'allais écouter les batteurs bordelais dans une institution jazz de La Teste, la pizzeria "Le Carnot", j'ai ainsi été en admiration devant le niveau de mes aînés. Notamment par les batteurs Didier Ottaviani et Roger Biwandu, 4 ans de plus que moi seulement, mais à cet âge là ça compte, des modèles pour le jazz moderne. Aussi Guillermo Roatta, batteur au son merveilleux, le même son de batterie que j'entendais sur mes disques "Blue Note", il m'a particulièrement impressionné. J'ai beaucoup jammé là-bas ainsi que dans les clubs bordelais de l'époque comme "Le The-lonious", "Le Borie" et dès que j'avais trois sous de côté j'allais à la FNAC me ruiner en CD de jazz. De Louis Armstrong à Joshua Redman, j'avais une faim de découverte, j'achetais tout.

AJ : Il n'y avait pas encore internet ?

GN : Ça commençait à peine, il y avait encore les CD. D'ailleurs, je me rendais très souvent chez un ami de La Teste dingue de jazz, Jean-Claude Doignié. Il possédait une impressionnante collection d'environ 10 000 CD de jazz et on passait des soirées, voire des nuits en-

tières à écouter les nouveaux disques qu'il avait achetés sans se parler. Il m'a fait découvrir le jazz authentique de la NO : George Lewis, Bunk Johnson, Kid Thomas... et plein d'autres trucs plus modernes.

AJ : Et ensuite comment es-tu entré dans le métier ?

GN : Une fois mon diplôme du CNR en poche, j'ai également obtenu un premier prix au concours d'excellence de la Confédération Musicale de France (CMF), ainsi qu'un diplôme d'adjoint d'enseignement (DAE) de l'école Agostini. À 23 ans, j'ai dû partir pour aller faire mon Service National, c'était l'avant dernière année où il était encore obligatoire. J'ai demandé de le faire dans la région parisienne pour me rapprocher de la capitale, voir de nouvelles têtes, de nouveaux musiciens. J'ai été envoyé à la Musique Principale de l'Armée de Terre à Versailles.

AJ : Pour jouer du tambour ?

GN : Oui lors des défilés, mais aussi de la batterie et des percussions dans l'harmonie. Répétitions tous les matins, de temps en temps des défilés ou des concerts l'après-midi ou le soir, mais surtout souvent libre à midi et ainsi direction Paris et ses clubs de jazz où j'ai pu m'intégrer lors de jams, au Petit Journal, au Caveau de la Huchette. J'ai commencé à entrer dans le réseau, à faire des remplacements comme avec Claude Tissendier, Irakli, Marc Laferrrière, Marcel Zanini, dans les "Vintage Jazzmen" de Dan Vernhettes dont j'étais fan, du jazz NO résolument roots. Il me restait 5 mois à faire dans l'armée et j'étais très demandé, mais j'y suis arrivé.

AJ : Et à l'issue du Service National que s'est-il passé ?

GN : J'ai tout fait pour rester à Paris, je suis parti en coloc avec mon pote de La Teste Olivier Beuffe, le tromboniste

avec qui je j'avais joué dans le New Fisher Band. Au bout d'un an, j'ai pu me prendre un appartement seul, payer mes factures et même devenir intermittent du spectacle. Finalement ça a été rapide, à 24 ans je faisais au moins 100 dates par an. C'est à partir de cette période que j'ai intégré plein de projets différents et beaucoup voyagé. J'ai vécu à Paris jusqu'à 32 ans.

AJ : Et comment es-tu arrivé à Soustons ? Je m'en doute un peu, une femme ?

GN : Et oui, j'ai rencontré à Paris celle qui allait devenir ma femme et qui suivait des études de musicologie, plus particulièrement sur le jazz avec Laurent Cugny à La Sorbonne. Elle aussi était originaire du Sud Ouest. Son diplôme du CAPES en poche et après quelques années d'enseignement dans les collèges de la région parisienne, elle a demandé sa mutation comme professeur de musique dans le Sud Ouest et a obtenu un poste au collège de Soustons, ça fait 10 ans. En gros nous cherchions à nous installer sur la côte entre Montalivet et Biarritz !

AJ : Je sais que vous avez des enfants.

GN : Oui, une fille de 7 ans et un garçon de 10 ans. Une pianiste et un contre-bassiste. C'était aussi l'une des raisons de notre choix de quitter Paris, fonder une famille dans un environnement plus serein.

AJ : Ce qu'il faut pour faire un trio de jazz !

GN : Voilà. Mais pour en revenir à Soustons, c'est vrai qu'en ayant fait le choix de vivre ici, ce n'est pas le plus simple pour organiser la logistique des déplacements. Mais d'un autre côté, je n'ai jamais autant travaillé depuis que je suis ici, jusqu'à 150 dates annuelles dans toute l'Europe. Alors c'est vrai, je prends très souvent l'avion à Bordeaux ou à Biarritz, le train à Dax et je fais

beaucoup de voiture, mais la qualité de vie est primordiale pour moi et ma famille et lorsque je suis ici à Soustons, c'est le paradis !

AJ : Ce choix du jazz classique, c'est par goût ou un concours de circonstances ?

GN : 100 % les circonstances car mes goûts musicaux sont bien plus larges. J'ai toujours écouté de tout et à Paris j'ai été dans pendant quelques années le batteur du quartet de Yoann Loustalot avec ses compos résolument tournées vers un jazz moderne. J'ai joué des répertoires dans la mouvance John Coltrane et Wayne Shorter avec Samy Thiébault, Julien Alour, Vincent Bourgeyx ; j'ai eu l'occasion d'accompagner des musiciens plus modernes comme Olivier Thémimes, les frères Belmondo, Didier Lockwood, David Linx, Baptiste Trotignon et j'ai même fait un concert avec celui que l'on considère comme l'inventeur du Rock'n Roll, Chuck Berry. Je ne suis pas du tout sectaire à une esthétique plus qu'une autre, mais c'est le jazz classique qui m'a permis de jouer le plus, de trouver ma place. Les premières personnes avec une certaine renommée qui m'ont permis de travailler avec elles c'était dans ce créneau du jazz traditionnel. Après, les gens ont vite fait de nous coller une étiquette et je dois dire que je n'ai rien fait pour essayer de la changer car le jazz classique est très riche et il me passionne tout autant que le reste. Alors du coup, c'est sûr qu'avec les années je me suis davantage penché sur le sujet du jazz des origines jusqu'aux années 60, car vu qu'on m'appelait de plus en plus pour jouer spécifiquement dans ce contexte là, je me suis dit autant le faire le mieux possible. Aujourd'hui, le NO, le swing et le bop, je peux dire que c'est naturellement devenu "mon truc". Pour le reste, il vaut mieux appeler quelqu'un d'autre !



© PHILIPPE MARZAT

AJ : As-tu senti une évolution du public dans ce type de jazz ? On reproche au jazz d'intéresser surtout les tempes grisonnantes alors qu'à Bordeaux par exemple, le jazz traditionnel attire pas mal les jeunes dans les clubs ?

GN : J'entends dire depuis toujours que le public est vieux pour ce style de jazz et que bientôt il n'y aura plus de concerts car tout le monde sera mort ! Je n'ai pas du tout ce sentiment-là, c'est vrai que le public est plus âgé comparé au jazz moderne, mais en fait j'ai l'impression qu'il a le même âge que quand j'ai commencé. Donc je me demande si ce n'est pas l'évolution des goûts à l'âge mûr qui fait venir les gens à ce type de jazz sur le tard. Il y a quelques jeunes musiciens qui s'y intéressent et le renouvellement est moindre. Il y a eu pas mal de changement positif dans la perception du jazz par les journalistes et les musiciens eux-mêmes ces dernières années, par rapport à mes débuts. Il y a 20 ans, le

jazz "intéressant" pour les médias devait être de la création sinon il n'avait aucun intérêt et je trouve que ça a changé. Peut-être est-on allé au bout ou trop loin dans la création alors que dans le renouvellement de l'histoire des grands artistes qui ont fait cette musique on ne tourne jamais en rond. C'est un répertoire qui est en train de s'ancrer comme dans la musique classique parmi tout un tas d'autres styles. Et le jazz traditionnel comme le NO, le swing et le be-bop (qui reste pour moi du jazz classique), qui a été dénigré à partir des années 60 et après, juste bon comme musique d'ambiance ou dans les rues, a vu de grands musiciens notamment Wynton Marsalis lui redorer le blason en lui donnant autant de valeur artistique que le jazz moderne "créatif". Il n'y avait pas eu un artiste majeur comme lui depuis les années 60, rappelant à la fois au public et aux musiciens l'importance de la connaissance et de l'intérêt de toute

l'histoire du jazz à travers son jeu.

AJ : On te connaît aussi pour ton goût justement pour l'histoire du jazz, de la batterie plus précisément. J'ai eu l'occasion d'assister à ta conférence jouée à ce sujet. Tu es collectionneur ?

GN : Non, mais pour expliquer aux gens cette histoire et son évolution il faut montrer des objets d'époque et je m'en suis procuré quelques-uns. Tout cela s'inscrit depuis le début dans une démarche artistique, savoir comment on jouait à chaque époque, comment et pourquoi chaque batteur sonne comme il sonne, ça passe par la connaissance du contexte historique, le type de matériel et surtout la manière de s'en servir. J'ai fait énormément de relevés, pas pour simplement copier, mais pour comprendre et ensuite faire mes propres recettes. Finalement, je me suis aperçu que j'étais un des rares batteur à être dans cette démarche. Je peux jouer dans les styles des années 20, 30, 40, 50, je peux mêler le tout de façon cohérente si on me laisse un long chorus. C'est pour moi plus important de "sonner juste" que de savoir faire des choses techniquement incroyables si le contenu de ces prouesses n'a pas de réel intérêt artistique. Celui-ci réside plus dans le son et la manière de faire que dans l'exploit. Effectuer un roulement à la manière de Baby Dodds ou d'Art Blakey m'intéresse et c'est cette variété subtile que les gens semblent aimer dans mon jeu. Je ne suis pas un grand technicien (!), mais stylistiquement je peux dire que je suis assez pointu. On m'engage d'ailleurs souvent pour une esthétique précise avec des exercices de style, mais ce que je préfère c'est quand même lorsqu'on me laisse une liberté totale, comme dans le groupe La Section Rythmique où je peux faire mon propre drumming et m'exprimer de façon plus personnelle.

■ PORTRAIT > GUILLAUME NOUAUX

AJ : Justement, parle nous des divers projets que tu mènes.

GN : La Section Rythmique avec Dave Blenkhorn et Sébastien Girardot avec qui nous accompagnons d'autres artistes, régulièrement Michel Pastre, Uros Peric, à l'occasion Scott Hamilton, Cecile McLorin, Jason Marsalis, Harry Allen, Luigi Grasso, Dado Moroni, Ken Peplowski... C'est le groupe principal de ces dernières années. J'ai aussi mon propre trio de jazz traditionnel avec Jérôme Gatus et Didier Datcharry. *(Propos recueillis fin juillet, Didier a malheureusement disparu mi-août après une longue maladie NDLR).*

Je suis aussi titulaire des Swing Bones, du Michel Pastre quintet, du quartet de Patrick Artero, du quartet "Drive-In" de Jean-Marc Montaut, du Tuxedo Big band. Je fais aussi pas mal de dates ponctuelles avec différents musiciens et je suis de plus en plus souvent invité en tant que soliste dans divers festivals. Cela dans toute la France et en Europe. Ce week-end je joue en Hongrie, à la fin du mois en Suisse pour des festivals de jazz exclusivement traditionnel. Il n'y a pas trop ce genre de manifestation en France.

AJ : D'où ton initiative d'en créer un ici à Soustons, le South Town Jazz Festival ?

GN : Arrivé ici, je suis allé me présenter à la Mairie et j'ai proposé ce projet, mais on était en plein dans le début de la crise financière de 2008 et "ça tombait mal". J'ai relancé plusieurs fois et il y a quatre ans, l'idée ayant fait son chemin, c'est eux qui sont venus me chercher. Mon but était de créer un festival où le jazz classique ne soit pas confiné au off, comme c'est la plupart du temps le cas, mais en soit le cœur. Et je pense que cette année pour la 3ème édition nous avons atteint sa vraie forme. Je voudrais aller un peu plus haut, tout en restant à taille humaine, de façon à mettre en valeur le



© PHILIPPE MARZAT

jazz classique, sans pour autant fermer totalement la porte à du jazz plus moderne et aux créations. Prochaine édition du 27 au 31 mars 2019.

AJ : Je confirme, c'était une très belle édition (AJ en a parlé dans le blog). Une musique joyeuse et festive. Tu enseignes encore ?

GN : Je l'ai toujours fait, que cela soit dans les écoles de musique lorsque je vivais sur le Bassin d'Arcachon, à Paris, et ici depuis 2010 au sein du département jazz du Conservatoire des Landes, mais je viens d'arrêter car je suis trop pris par les concerts. J'ai tout de même passé mon diplôme d'état de professeur de musique (DE Jazz) car je prends beaucoup de plaisir à transmettre, partager ma passion, mais c'est devenu trop compliqué à gérer dans l'emploi du temps pour moi. Maintenant, je fais des conférences et je donne plutôt des masterclass. J'ai aussi sorti une méthode sur la batterie jazz en 2012 "Jazz Drum Legacy" et en septembre j'en sors une deuxième "Jazz Brushes" toujours chez le même éditeur (2mc Editions) consacrée

spécifiquement aux balais dans le jazz. Et puis ça ne s'arrête jamais, car déjà d'autres projets pédagogiques sont en cours.

AJ : Récemment le directeur du CIAM de Bordeaux me confiait qu'il y avait une désaffection des jeunes dans ses classes de jazz, rebutés par la difficulté et l'exigence présumée de la pratique de ce type de musique.

GN : Je ne suis absolument pas d'accord avec ce point de vue sur la difficulté du jazz. Pour moi, le rock et le funk sont au moins aussi difficiles à jouer, c'est juste différent. Le jazz, c'est hyper facile en fait, c'est juste qu'il faut bien comprendre comment l'aborder. Ce qui est important c'est d'abord d'apprendre le langage stylistique suivant les époques. Pour la batterie, les phrases rythmiques jouées de manière récurrente par certains batteurs, prendre conscience de l'importance du son, nuancer son jeu...

Démonstration immédiate en tapant des mains sur la table d'une phrase type d'Art Blakey puis de Max Roach, puis du mélange des deux.

GN : Tu vois c'est tout bête. Techniquement ce n'est pas très difficile à faire. Ce qui rebute les jeunes avec le jazz c'est peut-être que l'enseignement n'est pas fait de la bonne manière – je vais me faire des copains – car avant la technique ce qui est primordial c'est d'apprendre pourquoi on vous demande d'apprendre ce qu'on apprend. Il ne faut jamais perdre de vue que le but final c'est de faire de la musique, c'est tout. Il faut comprendre vers où nous devons aller en apprenant d'abord le langage spécifique, l'écouter et la jouer avec nos moyens, ensuite l'étude de la technique instrumentale nous permettra d'aller plus loin. C'est pas très clair non ?

AJ : Si, donner du sens.

GN : La technique est largement secondaire, on peut faire du super jazz sans elle. La chose compliquée ne va pas forcément mieux sonner que la chose simple. Le plus souvent, ce qui fait qu'on aime certains musiciens, c'est qu'ils mélangent les deux, musicalité et virtuosité. Mais la virtuosité est rarement un moment d'une grande musicalité, par contre elle peut le devenir en fonction de ce que nous allons jouer juste avant et juste après ça.

AJ : Parlons des batteurs qui t'ont marqué justement, de tes influences

GN : Tous les grands batteurs jouant avec un son acoustique et issus de la grande tradition du jazz, de Baby Dodds à Brian Blade. Chez nos contemporains, j'aime particulièrement Shannon Powell, Alvin Queen, Kenny Washington, Ari Hoenig, Herlin Riley, Gregory Hutchinson, Hal Smith... Chez les Français j'adore Mourad Benhammou des Jazz Workers pour le style classique be bop, Daniel Humair dans un style plus ouvert et résolument moderne, Michel Senamaud des Haricots Rouges pour le jazz traditionnel NO. Lui par exemple n'a pas énormément de

technique, mais musicalement j'ai toujours trouvé que sa manière de faire sonner sa batterie était incroyable.

AJ : Quels sont tes projets à venir ?

GN : Mon agenda est quasi plein jusqu'en 2020 ! Sortent du lot quelques événements intéressants, notamment une tournée tout le mois de mars en Espagne avec le tromboniste Dan Barrett, puis une croisière en Méditerranée avec plus de 40 musiciens dont Michel Pastre, Luigi Grasso et La Section Rythmique. S'ajoute un album de La Section Rythmique avec Harry Allen et Luigi Grasso qui est déjà enregistré et qui sortira chez Frémeaux & Associés en 2019, enfin un nouvel album à venir avec le quartet de Patrick Artero. Et bien sûr la 4ème édition du South Town Jazz Festival.

AJ : Parlons de ton matériel, tu es endorsé par des marques ? Guillaume me conduit alors dans son très joli cabanon en bois insonorisé au fond du jardin. Tout un mur est couvert des disques achetés à la FNAC il y a 25 ans, et de bien d'autres dont les siens.

GN : Oui, je joue avec une batterie française sur mesure de chez Art Custom Drums (elle est signée de son nom), des cymbales Meinl, une marque allemande, mais les cymbales sont fabriquées en Turquie, et des baguettes françaises Pro Orca (elles aussi signées).

AJ : Tu passes beaucoup d'heures ici à travailler ta batterie ?

GN : Oui et non, je tourne beaucoup et donc je ne suis pas très souvent à la maison, alors lorsque j'y suis j'essaie de passer un maximum de temps en famille. Je travaille beaucoup dans ma voiture en fait ! À la batterie, je travaille uniquement de la technique "pure" pour l'entretien musculaire des poignets, des doigts et la souplesse des chevilles. Le corps doit être prêt à

réagir vite à la moindre sollicitation de la musique. Les concerts je les prépare en écoutant, en lisant les partitions, en les annotant, mais pas en les jouant. Lorsque je joue de la musique, c'est sur scène ! Jouer de la batterie n'est finalement pas très physique, d'abord on est assis, les autres non, et l'effort est plutôt mental. Être réactif, à l'écoute, concentré. Pas besoin de faire de grands gestes, je transpire peu, il faut surtout être fluide, garder les oreilles grandes ouvertes et être prêt à réagir dans l'instant. J'ai entendu cette réflexion un jour d'un grand batteur américain : "un bon batteur doit être capable de bien faire sonner le pire bassiste ! "On peut en jazz rendre le groupe bon même si les autres musiciens sont moyens en entraînant les autres, mais on peut aussi le rendre terriblement mauvais... Le batteur a cette capacité de pouvoir faire jouer les autres musiciens différemment, en mieux ou en moins bien. Il doit en avoir conscience pour élever la musique de l'ensemble.

AJ : Merci Guillaume pour ces propos passionnants et parfois hors des sentiers battus.

En partant Guillaume me montre son autre lieu de travail, sa voiture dans laquelle il a installé deux pads, un à gauche du volant, l'autre sur pied à droite et avec lesquels il s'entraîne lors de ses longs et nombreux périple ! Un seul à la fois bien sûr...

Par Philippe Desmond